

## Imaginez le voyageur...

Jacques Folch-Ribas

Volume 28, Number 4 (166), August 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31052ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Folch-Ribas, J. (1986). Imaginez le voyageur.... *Liberté*, 28(4), 80-87.

JACQUES FOLCH-RIBAS

**IMAGINEZ LE VOYAGEUR...\***

Monsieur le Président, Madame Duhamel, chers collègues,

Imaginez le voyageur, venu de très loin, auquel on ouvre sa porte. Germaine Guévremont, sur ce thème ulysséen, écrivit un chef-d'œuvre. Que l'on se rassure, ma comparaison n'ira pas loin; mais j'évoque ici avec beaucoup d'émotion un accueil de grande qualité, parce que je considère ce mot comme l'un des plus beaux, dans toutes les langues du monde. *Accol-ligere*, rassembler. Faire, de l'autre, le même. Comme une langue commune, fait. Donner une patrie, en quelque sorte. Je reviendrai là-dessus, puisque, aussi bien, je me propose de parler ici de langue, et de patrie.

Permettez-moi de remercier d'abord l'un des cousins de ma neuve famille. Cousin — certes, par alliance — Gilbert Choquette, avec lequel je fis l'un de ces voyages dont je parlais, un voyage au long cours qui nous entraîna aux sources de nos deux langues, lui le français, moi l'espagnol. Le remercier de m'avoir si bien présenté à votre Compagnie, et vous remercier, vous, Monsieur le Président, chers collègues, de m'avoir offert l'un des plus prestigieux fauteuils de votre Société: celui de Roger Duhamel.

Voici que l'accueil se fait tendre. Je vous le dis, tout de go, je n'attendais pas cet honneur-là, et j'en rougis. Il me semble voir Duhamel, hilare, et moi me

---

\* *Discours de réception à l'Académie canadienne-française, prononcé à Montréal, le 21 mars 1986.*

cachant. Cet homme m'impressionnait, son travail fut immense.

Journaliste, il travailla au *Canada* et au *Devoir*, et fut directeur de *la Patrie*, et de *Montréal-Matin*. Professeur de lettres, à l'Université de Montréal, il assura la vice-présidence du Bureau des gouverneurs de la radio-diffusion, et fut Imprimeur de la Reine durant neuf années. Il fut aussi, et j'ose ajouter surtout, le Président de cette Académie. Diplomate, il nous représenta aux Nations-Unies et fut ambassadeur du Canada au Portugal. Il fonda le Lycée Paul Claudel d'Ottawa et présida l'Alliance Française d'Ottawa, et celle de Montréal. Ecrivain, il publia une quinzaine de volumes d'une très haute qualité parmi lesquels *Les moralistes français*, *Lecture de Montaigne*, *Lettres à une provinciale*. Tous écrits dans une langue directe, une langue saine dont la séduction, telle que l'eût définie Brummel, tient beaucoup à sa discrétion et à sa subtilité. Elle parle clair, et dit profond. Plus encore, Roger Duhamel avait cette immense qualité, et de suite on la voyait, d'être une force de caractère. Un de ces *honnêtes hommes*, au sens du XVII<sup>e</sup> siècle; cultivé, disert, respirant l'urbanité, mais sachant aussi, lorsqu'il le fallait, pester et tonner à bon titre. Et puis, une force, un caractère. Jamais il ne cacha ses préférences, y compris en des temps troublés où il était facile d'être du côté du général, contre le particulier; du côté des systèmes, contre les individus.

Qui suis-je, vraiment, pour parler de lui? Heureusement que la revue *l'Incunable*, de septembre dernier, lui a consacré en dix pages l'hommage de Jean-Ethier Blais, de Willie Chevalier, de Jean Drapeau, de Robert Choquette, et de son propre fils, Alain Duhamel. Je ne peux ici que noter l'émotion, l'amitié, la beauté de ce post-mortem dont je reprendrais volontiers les moindres dits. Y ajouter tout de même un physique, qui me frappa de suite, dès que je pus le rencontrer, dans un bureau de journal. Il était grand, fort. Sourcils noirs et fournis. Moustache à la gauloise. La lèvre charnue, gourmande. Un air gaul-

lien, à la fois empêtré et, soudain, se portant en avant, à l'assaut. Un visage mobile et souriant — il souriait souvent, et alors se voyaient ses yeux vifs, derrière les grosses lunettes d'écaille, et sa voix rocailleuse vous réchauffait. Plus Français que nature, Roger Duhamel. De cette sorte qui fit les bons ambassadeurs, amoureux des lettres. D'ailleurs, il ressemblait à Claudel, aussi. Il en avait parfois les accents, voluptueux et terriens, et les périodes sans rime ni mètre, baroques et somptueuses.

Toute sa vie, il aura célébré la langue française, et grâces lui soient rendues. Aussi bien vous ai-je promis de parler ici, le plus simplement possible, je l'espère, de ce qui m'amène parmi vous aujourd'hui et que je considère, avec tant d'autres, comme la seule patrie dont l'homme puisse faire état — que cette expression, déjà, dans le jeu de ses mots, est claire: *faire état!* La seule patrie dont nous puissions faire état, ce ne peut être que la langue.

J'ai cru découvrir cela lorsque j'étais enfant. Au moment de choisir entre plusieurs idiomes. Pénétrant dans un monde rond, fermé, complet, j'eus la sensation d'une immense déchirure, car je savais d'autres mondes aussi riches que celui qui m'était offert, et ils s'éloignaient progressivement de moi.

Quelle tristesse! Quelle impression funèbre de contempler de loin, déjà, chaque jour de plus loin, un pays que j'aimais et qui, lentement, s'assoupissait, s'embrumait, vieillissait et s'enfermait chaque jour davantage dans un silence désolé. Je quittais une patrie, ou plutôt elle me quittait tandis que, pris d'un nouvel amour, je pénétrais au jardin fabuleux où m'attendait ma nouvelle amante dont je découvrais chaque jour un nouveau détail, un nouvel attrait, un sourire précurseur d'abandon, une nuance exquise ou une plaisanterie vulgaire.

Des mots par milliers. Chacun d'eux venait d'une province lointaine, de Rome, de Chine, d'Arabie ou de Normandie. Il avait une histoire, des hommes l'avaient saisi, palpé, tourné entre leurs doigts, modelé. C'était de l'artisanat. Le mot m'apprenait ce

qu'il portait d'années et d'histoire, où ne se bousculaient aucun roi, aucune bataille, aucun traité d'alliance, mais la vie de tous les jours, les inventions, les usages,

*Car le mot, qu'on le sache, est un être vivant  
La main du songeur vibre et tremble en  
l'écrivant...*

*Car le mot, c'est le Verbe, et le Verbe, c'est Dieu.*

C'est de Victor Hugo. Quarteron d'Espagnol, quarteron de Breton, quarteron de Lorrain, quarteron d'inconnu.

Mais je découvrais aussi d'anciens mots, dans une autre langue première, et qui soudain n'avaient pas de traduction. Quel étonnement était le mien, chaque jour, lorsqu'il m'était impossible de dire en français ce que je savais, et depuis toujours, en une autre langue, l'espagnole. Alors j'essayais les expédients. Peut-être le passage par le catalan, plus proche du latin, plus ancien que le castillan et le français, me permettrait-il de comprendre ce qui m'arrivait? Peine perdue. C'est parfois pire: le catalan, en faisant l'entremetteur, prenait, si j'ose dire, un pourcentage de transaction; il ajoutait à l'embrouille, en diminuant ou en augmentant les significations des mots, voire des phrases entières. Tant pis. J'attendais, j'espérais. *Attendre, espérer*: un seul mot en castillan pour dire ces deux choses, si différentes. En réalité, j'étais en train de choisir ma nouvelle patrie.

Encore aujourd'hui, lorsque je lis l'espagnol, ou le catalan, j'ai cette impression touristique de pénétrer en un pays dont le ventre se fait mou et qui m'accueille en gardant au secret de son corps, en des lieux insoupçonnés, des plaisirs dissimulés auxquels je ne pourrai jamais avoir accès. Vous savez la définition du tourisme: «des gens qui sont mieux chez eux vont dans des lieux qui sont mieux sans eux». Je laissai la Catalogne et toutes les Espagnes à leurs châteaux mozarabes et à leurs montagnes wisigothes. J'étais un Goth, certes — dont le nom signifiait *peuple* (volk) — Charlemagne aussi, que diable! Il avait choisi, lui, le latin. Je choisissais le français. Nous verrons que

c'est la raison pour laquelle je me trouve ici, ce soir.

Le temps passa. Je découvris la notion de patrie, bien après m'en être choisi une. Chose, encore, étrange, l'idée de patrie que l'on m'apprit était réductrice, étroite, rigide et procédait d'une vision du monde qui n'était pas la mienne. Toute mon enfance avait été bercée d'un magnifique sentiment de liberté. La liberté était une personne ombrageuse. Qu'on voulût m'arrêter, me freiner, elle me serrait plus fort la main et m'entraînait. Allons bon. Voilà qu'une ancienne enfance que j'avais cru balayée par le français revenait en moi et se moquait des frontières géographiques ou politiques.

Mais enfin, à l'école, afin d'avoir de beaux diplômes, il convenait de répondre correctement à la leçon apprise. Si Français, déjà, que je trahissais une liberté de pensée venue de mon père, de mon oncle, de mon grand-père... et sans doute du Calife des Omeïyades, chez lequel vivaient en parfaite harmonie juifs, musulmans et chrétiens, et dont les frontières géographiques étaient les Pyrénées, le Sahara, et la Syrie. Ample frontières, vraiment. Je me tus, donc, en apprenant la patrie.

L'architecture, je crois bien, fut pour moi la révélation de mes vingt ans. J'ai eu la chance d'avoir pour professeur, en architecture, des maîtres comme Auguste Perret, ou Le Corbusier, ou Georges Gromort, le théoricien septuagénaire qui m'entraînait en de longues promenades discursives sur le Boulevard Raspail, à Paris, et me laissait au jardin du Luxembourg, exsangue. Chacun de ces maîtres s'attachait d'abord à une éthique avant que d'entreprendre une esthétique. Si l'on préfère, une recherche clinique nous amenait à une physiologie, nous cherchions les lois du vivant. Encore autrement dit, les mots, dans leur agencement, nous dévoilaient la langue utilisée. Alors, nous pouvions, en cette langue, essayer de dire ce qui se dit sans mots: l'architecture. Une construction de l'esprit qui procède d'un matériau, et de lui seul. Car le langage architectural se confond presque toujours avec un matériau.

Les temples de Karnak, Saint-Pierre de Rome, l'Abbaye de Saint-Wandrille, la cathédrale de Burgos, celle de Westminster et la maison québécoise du Docteur Nelson parlaient donc la même langue? Ils parlaient *la pierre*. Tout comme la Tour Eiffel, le Seagram's Building de New York, le pont de Québec, parlaient *l'acier*. La maison anglaise et la maison romaine du temps d'Adrien parlaient *la brique*, deux semblablement, à vingt siècles et deux mille kilomètres de distance. Révélation. Que l'architecture avait donc de la chance, de ne connaître pas de frontières géographiques, ethniques, ou politiques! Nous parlions *bois*, nous parlions *béton*, et chaque mouvement de l'esprit, en architecture, était à l'intérieur d'une langue propre. On pouvait être lyrique, symbolique, naturaliste, grand ou petit, qu'importait, pourvu que ce fût au sein rassurant et chaud d'une langue qui avait son lexique, sa syntaxe, sa grammaire, son récit, son poème, et ses jeux.

Je parle ici du fauteuil de l'utopiste, certes. Il rêve d'un monde sans patriotisme, cette invention de la Révolution Française — un petit bébé de deux cent ans qui a fait plus de mal que la tuberculose et le cancer réunis. L'utopiste rêve d'un monde irisé comme un kaléidoscope, dans lequel les frontières politiques n'existeraient que comme souvenir ridicule de périodes obscures. Je me sens plus près de Léopold Senghor et de Marguerite Yourcenar, lorsque je reçois une de ses lettres, que je ne me suis jamais senti du très honorable John Diefenbaker, premier ministre du Canada. Peut-être parce qu'il ne m'écrivit pas? L'eût-il fait, que j'eusse compris le sens de sa pensée; pas l'esprit, car je parle mal sa langue.

Quelle est la frontière entre le Québec et le Labrador? Grave question. Le long de la Rivière Romaine, entre le Lac Long et le Lac Brûlé, si vous prenez à droite, vers l'est, sur la rive gauche dans le sens du courant, le village montagnais où l'on parle français et anglais vous déconcerte. Au Lac Wabush, tout près, on ignore la langue de Molière et chacun vous dira (en anglais) que vous êtes au Labrador —

un nom d'origine espagnole. Mais une enclave soudain se présente: que faire de la famille Guérin, qui vit au bord du lac et ne parle que français, et se fait livrer par avion le journal *La Presse*, qui lui donne des nouvelles d'Haïti? Comme c'est étrange, la patrie.

Lorsqu'une langue meurt, par la réduction d'une population ou par la sottise insigne de ceux qui l'abandonnent, le monde s'appauvrit. Il est un tombeau, en pays de Cornouailles, où l'on peut lire sur une pierre tombale cette épitaphe: «Ci-gît la dernière femme qui parla le cornique». C'est un lieu de recueillement pour de nombreux artistes du monde entier. Des poètes, des peintres, des philosophes, y viennent se souvenir qu'avec cette vieille femme ont péri des épopées, des manières, des pensées, en quelque sorte des morceaux d'âme qui firent partie, un jour, des siècles, de la grande âme intemporelle de l'humanité. Nous n'avons pas sauvé les temples d'Abou Simbel pour d'autres raisons que celles-là: ils parlent *Pierre*, et ce langage nous émeut. C'est l'une de nos langues architecturales. Une des patries de l'humanité.

Peut-être trouvera-t-on là quelques raisons que j'ai d'accepter cette Compagnie qu'on appelle une Académie. Il me semble qu'un tel aréopage est, tout d'abord, utile. Hors de toute basse plaisanterie, cent fois répétée, sur sa caducité et son impuissance. Car c'est le politique, là encore, qui délimite les pouvoirs. Il le fait — nous en avons des exemples récents — dans le plus grand désordre et avec un manque de jugement qui frise le crétinisme. Un office de la langue française, mais comment donc! Avait-on entendu parler de l'Académie, lorsqu'on l'inventa? Un prix de la francophonie, mais bien sûr! Nos collègues français et belges en sont. Pas nous. Peut-être serions-nous moins impuissants et moins caducs si l'on voulait bien nous relancer dans nos retraites studieuses? Qu'importe; hors l'utile, il existe l'indicible, cet indicible dont parlait si bien, justement, Le Corbusier: «l'architecture, disait-il, est le jeu savant et magnifique des formes dans la lumière». Le jeu savant et magnifique des *mots* dans la lumière: est-il meilleure



définition d'une langue; et pour nous, il s'agit du français. Telle est la forme d'art que nous avons adoptée, Monsieur le Président, chers collègues.

Dans les facultés des arts, au moyen âge, on enseignait sept disciplines. Trois d'entre elles, la grammaire, la dialectique et la rhétorique, trois sur sept, servant à accomplir cette chose savante et magnifique: dire l'indicible, en une langue. Quel bonheur est le nôtre, de nous y efforcer.

Peut-être sommes nous comme ces moines et moinillons du moyen âge qui conservaient jalousement dans les scriptorii et les bibliothèques — celle de Cordoue comprenait 100 000 volumes, en l'an 700 — un art de la langue qui, autour d'eux, paraissait désuet. Mais c'est par eux que tout l'Occident se releva de la gabegie politique et guerrière de cinq siècles entraînée par la chute de Rome. Peut-être sommes-nous ainsi, et ce serait déjà très respectable. Cependant, je ne l'espère pas. Toujours ce mot *espérer*, décidément. Attendre, plutôt: j'*attends* de votre Compagnie une existence peut-être moins sereine que celle des copistes et des bibliothécaires. Une présence hors du temps, et dans la cité. Dans la patrie de notre langue française. Et plus nous serons nombreux, mieux cela vaudra.

Une présence hors du temple, là où chacun de vous, Monsieur le Président, chers collègues, vous faites, depuis des années, œuvre de salut public. Permettez-moi de vous en féliciter, et de vous remercier de votre accueil.